

Zeitschrift: Schweizer Hebamme : offizielle Zeitschrift des Schweizerischen Hebammenverbandes = Sage-femme suisse : journal officiel de l'Association suisse des sages-femmes = Levatrice svizzera : giornale ufficiale dell'Associazione svizzera delle levatrici

Herausgeber: Schweizerischer Hebammenverband

Band: 96 (1998)

Heft: 3

Artikel: Avantage ou facteur de complication?

Autor: Luisier, V.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-950194>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pays en voie de développement aujourd'hui. La maternité était la cause la plus fréquente de mort pour les jeunes femmes, que ce soit pendant la grossesse, la naissance ou les suites de couche. Il n'est donc pas étonnant que la sage-femme dévouée et savante ait joué un rôle important. Ce taux de mortalité maternelle et infantile devait certainement varier selon la classe socio-économique de la famille et selon le choix effectué entre une médecine populaire traditionnelle et des soins obstétricaux professionnels. Mais l'obstétrique antique avait ses limites et n'empêcha pas Julie, la propre fille de Jules César, de mourir en couches. Face à la maternité et à son cortège de complications, les femmes antiques étaient (presque) égales... ◀

Résumé

Welches war der Status der Hebammen im antiken Rom? Wie waren sie ausgebildet? Wieviel verdienten sie? Solche und andere Fragen versucht dieser Beitrag zu beantworten. Über Quellen wie Schriftstücke und Inschriften lässt sich – leider nur zu – geringes Wissen über diese Frauen, die vor zweitausend Jahren lebten und arbeiteten, zusammentragen. Ihr Sozialstatus war nicht sehr wichtig, aber sie verdienten genügend, um ihren Lebensunterhalt zu bestreiten. Ihre Ausbildung bleibt ein Geheimnis. Man kann höchstens annehmen, dass junge Frauen bei älteren Hebammen (lat. «opstetrix») in eine Art Lehre gingen, bevor sie sich selber Hebamme nennen durften. Dokumentiert sind Todesfälle von jungen «Hebammen» genannten Frauen, die bereits mit 21 bzw. 30 Jahren starben, was darauf hinweist, dass sie ihre Ausbildung schon sehr jung durchliefen. Die meisten Inschriften zeugen von Hebammen, welche als Sklavinnen oder Befreite im ausschliesslichen Dienste einer vornehmen römischen Patrizierfamilie standen. Einige jedoch arbeiteten auch als im wahrsten Sinne des Wortes unabhängige Hebammen für reiche städtische Familien. Um das Bild zu vervollständigen, muss man auch wissen, dass die Mehrzahl der Frauen ihre Kinder mehr oder weniger erfolgreich (die Mortalitätsrate war erheblich) bei sich zu Hause auf die Welt brachten, ohne Hebamme, nur umgeben von den ältesten Frauen des Dorfes oder den weiblichen Familienangehörigen, begleitet vom Aberglauben und den Heilmitteln der traditionellen und der Volksmedizin.

Etre sage-femme et devenir mère:

▶ AVANTAGE OU FACTEUR DE COMPLICATION?

Le fait d'être sage-femme, lorsqu'on attend un enfant, lorsqu'on accouche, lorsqu'on fait connaissance avec son bébé pendant le post-partum, est-il plutôt un facteur qui rend ces expériences plus faciles à vivre ou, au contraire, serait-il un facteur qui les complique? Après l'expérience de la maternité, est-ce que la pratique de la sage-femme devenue mère change fondamentalement, et si oui, en quoi? Quelques collègues genevoises racontent leur cheminement à travers leur expérience existentielle et professionnelle.

Enquête: V. Luisier

Arielle, 32 ans, diplômée en 1991, sage-femme hospitalière et indépendante, deux enfants

Ma première grossesse est survenue vers la fin de mes études de sage-femme. Pour moi, le fait d'avoir été sage-femme a été un anxiolytique total! J'avais l'impression d'avoir fait trois ans de préparation à la naissance! Je vivais tout avec une grande sérénité (...).

Pour l'accouchement, ça a été la même chose (...). J'ai juste été surprise par la douleur: je ne m'attendais pas du tout à ce que ce soit si violent.

J'ai fait un début de travail à la maison, jusqu'à une dilatation de 4 cm (...). Du travail en salle d'accouchement, j'ai un souvenir très «frais». J'avais les idées très claires! Je disais par exemple à ma sage-femme: «Maintenant, il faut que tu sonnes.» C'était beaucoup plus

clair la première fois que la deuxième, d'ailleurs (...).

Plutôt sage-femme ou plutôt mère, pour vivre tous ces événements? Pour mon premier enfant, j'étais plutôt sage-femme. J'étais encore très proche de l'école, des examens, des choses auxquelles il faut être attentive. J'avais une idée très précise de ce qui se passait. Je ne m'inquiétais pas.

Pour le post-partum, alors là, je me suis carrément dit que je m'étais faite «blouser», que toutes les femmes m'avaient menti, qu'on ne m'avait jamais rien dit (...) concernant l'adaptation à l'enfant, la grande fatigue, l'impression de perte de soi. J'ai passé par une période difficile qui a duré plus de deux mois après la naissance de mon enfant (...).

Pendant ma deuxième grossesse, lorsque j'ai su par l'échographie que mon enfant avait une malformation, j'ai

d'oublier que je suis sage-femme et que je me laisserai aller par l'instinct, en faisant confiance à la nature.

C'est toujours les sages-femmes qui m'ont suivie pour toutes mes grossesses, et c'est les sages-femmes qui se sont occupées de moi pendant mes accouchements, une fois à l'hôpital et deux fois à la maison. Je n'ai pas demandé d'exams supplémentaires pendant les grossesses. Je faisais confiance aux échographies (...).

Je n'ai pas fait de préparation à la naissance (...), je venais d'en recevoir dans le cadre de l'école, et j'en avais ensuite donné moi-même.

fait le triple test et l'amniocentèse. Pendant un moment, je me suis sentie coupée de lui. J'ai alors découvert le shiatsu, qui, pour moi, a été fantastique, car cette méthode m'a aidée à reprendre contact avec mon bébé.

J'avais beaucoup plus de distance par rapport à mon travail de sage-femme, et j'ai donc vécu mon deuxième accouchement plutôt comme une mère que comme une sage-femme, en me laissant peut-être plus aller (...).

La naissance de mon deuxième enfant et le fait qu'il ait un problème de malformation a, je crois, complètement changé ma manière d'accompagner, en tant que professionnelle, les parents qui

«J'avais l'impression d'avoir fait trois ans de préparation à la naissance!»

vivent une malformation ou un deuil. C'est tout différent pour moi maintenant, je suis vraiment beaucoup plus proche d'eux.

Saskia, 32 ans, diplômée en 1991, sage-femme indépendante, trois enfants

J'ai été d'abord sage-femme avant d'être mère. Un an et demi après mon diplôme, j'étais enceinte (...).

Le fait de faire l'école (...) m'a permis de me sentir plus sûre, j'ai moins eu peur de ma grossesse et de toute la suite. En travaillant comme diplômée, je me suis rendu compte qu'il y avait des risques, mais j'ai aussi vu beaucoup de choses très positives. Je me suis dit que, quand j'accoucherai, j'essaierai

«C'est toujours les sages-femmes qui m'ont accompagnée pour mes grossesses, mes accouchements et mes suites de couches.»

(...) Le moment de l'accouchement me faisait assez peur (...). Je n'étais pas sûre d'avoir un bassin assez large pour accoucher normalement. La première fois, j'ai accouché à l'hôpital pour cela, car je ne savais pas comment ça irait. J'ai dilaté très vite, mais pour l'expulsion..., j'ai poussé pendant quatre heures! Comme je n'aime pas les médicaments et que je disais que «ça allait», on a attendu. Sur le moment, je n'avais pas peur, même si ça faisait mal. Je voulais juste être sûre que l'enfant allait passer. Après le premier, je savais que j'étais capable d'accoucher normalement.

Pour mon deuxième accouchement, la seule tâche que je me suis donnée, c'était de «lâcher», «lâcher en bas». J'ai presque accouché toute seule.

Pour le troisième enfant, j'ai dit à ma sage-femme de ne pas m'écouter si je parlais comme une sage-femme et de contrôler la situation elle-même. Mais les sages-femmes elles-mêmes ont tendance à considérer d'une autre manière une femme qui va accoucher, quand celle-ci est sage-femme (...).

Pour le post-partum, j'ai vécu des choses très différentes pour mes trois enfants. La première fois, j'ai pensé que tout irait bien, et quand je suis rentrée chez moi, j'étais complètement paumée. Je me suis rendu compte que rentrer à la maison après un jour ou après dix jours ne change rien au fait qu'il y a un gros flou au départ et qu'il faut s'adapter (...). Je suis restée au moins

deux mois sur un petit nuage. J'étais dans mon monde, en lutte pour devenir maman et ne pas laisser mes parents prendre ma place. Après chaque accouchement, au cinquième mois post-partum, j'ai eu une crise avec mes parents (...).

Si le premier post-partum a été comme un petit nuage, le deuxième a été une déprime. Nous avons effectué plusieurs changements en même temps, à cette époque, dont un déménagement. Le premier enfant faisait une grosse

réaction à l'arrivée du deuxième, j'avais des lymphangites à répétition. J'ai demandé de l'aide, je me suis reposée, c'est allé mieux (...).

Pour le troisième, (...) je suis au cinquième mois, et tout s'est bien passé.

(...) J'ai appris quelque chose de nouveau pour ma profession lors de chaque maternité. Si je donnais une préparation à la naissance maintenant, ce que je voudrais dire aux femmes, c'est que le plus important, c'est: se laisser aller, laisser faire, laisser ouvrir, ne plus être intellectuelle, laisser faire l'instinct.

(...) Je ne crois pas que l'accompagnement de l'accouchement changerait pour moi. J'ai toujours pensé qu'une femme qui a mal a un blocage soit physique, et donc il faut intervenir, soit aussi psychologique, et là, j'essaierais d'être un facteur de relaxation, pour ainsi dire. Je pense que c'est déjà beaucoup, si on parvient à être rassurante, à aider la femme à se détendre.

On parle souvent de la déprime post-partum à 4-5 jours, mais ça peut venir beaucoup plus tard. Il ne faut pas croire qu'on va redémarrer notre vie «normale» après un mois. Une sage-femme m'a dit une fois: «Le post-partum, ça dure une année!» Ce n'est pas si faux, à mon avis!

Le premier enfant, ça nous apprend à être mère, ça change les choses dans le couple, on devient parents. Le



deuxième nous apprend à gérer la jalousie du premier. Avec le troisième, il faut devenir chef d'entreprise et savoir organiser la vie pour que tout le monde soit content.

Béatrice, 32 ans, diplômée en 1988, sage-femme hospitalière, deux enfants

Pour moi, il y avait une ambivalence entre tout ce que j'avais appris à l'école de sages-femmes, tous ces problèmes dont je connaissais l'existence, toutes ces pathologies que j'avais étudiées, et le fait que... ça n'était pas mon cas.

J'avais des rêves, des prémonitions, des peurs qui m'ont hantée tout le long de la grossesse. Les trois premiers mois, par exemple, chaque fois que j'allais aux toilettes, je regardais s'il y avait du sang. Cette notion de possibilité de fausse-couche était là, présente pour moi, même si je n'étais pas angoissée sans arrêt.

(...) De la même manière, j'ai accouché à domicile, même si je considère que l'accouchement est un moment qui comporte des risques; mais moi... je ne courais pas ces risques!

Quant à mon mari, il me faisait une totale confiance, et il n'avait pas très envie d'en savoir trop. Il acceptait l'accouchement à domicile. Il (...) aurait préféré nettement qu'on aille à l'hôpital, mais il pensait que si c'était bon pour moi, il fallait le faire. Il me remettait les choses entre les mains, notamment parce que je suis sage-femme.

Lorsque j'ai perdu les eaux, lors de mon premier accouchement, mon réflexe de sage-femme a été entier: j'ai filé

m'examiner pour vérifier qu'il n'y avait pas de cordon. Toujours l'ambivalence.

Ce qui a eu par la suite son importance sur le plan professionnel, c'est que j'ai trouvé la douleur horrible. J'avais l'impression que ça ne progressait pas. Mais dès que la sage-femme m'a dit que j'étais à 7 cm, j'ai le souvenir d'une douleur qui a complètement changé et qui est devenue tout à coup supportable. Ça m'a beaucoup frappée, parce qu'on se bat souvent contre les gens qui disent que c'est psychologique, la douleur. Mais je dois reconnaître que, dès que j'ai su que j'étais au bout, que j'allais y arriver, que je n'aurais pas l'anesthésie que je ne voulais pas, que j'allais «poser mon petit» dans de bonnes conditions, la douleur est devenue complètement supportable. Et de 7 cm à dilatation complète, j'ai des souvenirs très lumineux. Alors ça, pour ma pratique professionnelle, ça a été une espèce de révélation: le fait de pouvoir dire qu'on arrive au bout est un soutien qui fait que la douleur devient supportable.

Outre le fait que je ne voulais pas d'anesthésie, je ne voulais pas non plus d'épisiotomie (...). Pour le premier enfant, j'ai préparé mon périnée, je l'ai massé avec une balle, j'y ai mis de l'huile. Pour l'accouchement, j'avais parlé avec la sage-femme, et je lui avais dit que je préférais une «déch. IV» plutôt qu'une épisiotomie (...).

J'avais un très grand désir concernant l'accueil de l'enfant. Pour moi, l'enfant ne devait pas quitter les bras et le sein de sa maman. Mais j'ai commencé à saigner, et la sage-femme a voulu faire un point sur la vulve. Et là, tout à coup, c'était trop, je n'en pouvais plus. Le petit a donc été dans les bras de mon mari, qui était couché à côté de moi, et ça m'était égal! Et ça, ça m'a beaucoup surprise, parce que, pour moi, c'était une évidence que ce moment aurait dû être un moment heureux, joyeux et formidable. Pendant l'heure où l'on s'est occupé de moi, cet enfant, on a pu me l'enlever, et ça ne faisait pas de problème. Par la suite, j'ai réussi à accepter beaucoup plus facilement les femmes qui demandent qu'on éloigne un moment leur bébé à la naissance.

Pendant le post-partum, préparée ou pas, et toute sage-femme que j'étais, j'ai un peu subi les choses comme elles ve-

naient, et ça n'a pas été du tout comme je pensais. Pour moi, par exemple, une déprime, ça vient le troisième ou le quatrième jour, c'est de courte durée.

Au troisième jour, effectivement, je n'étais pas bien, j'ai appelé une copine qui est venue et qui m'a lavé les cheveux. Tout est bien allé: c'était comme je m'y attendais.

Par contre, peu à peu, il s'est installé une espèce de lenteur insidieuse dans mes rapports avec le bébé, avec mon mari et avec l'extérieur. En tant que sage-femme, je n'avais jamais travaillé dans un service post-partum ni à domicile avant d'accoucher, et je connaissais donc mal ce qui pouvait se passer pendant cette période. Je dirais que pendant trois mois, j'étais dans une espèce de cocon, j'ai fait une espèce de déprime. Je ne voulais pas sortir de chez moi.

(...) Mon mari a très bien vécu toute cette période, parce qu'il avait enfin une femme à la maison qui l'attendait le soir. Il a trouvé ça fabuleux. Puis, lorsque l'enfant a eu quatre mois et demi, j'ai repris le boulot à 80%, et ça, c'est salvateur.

Pour mon deuxième accouchement, je suis allée à la Maternité. J'y suis arrivée comme dans ma deuxième maison (...). A un certain moment, j'ai dit à la sage-femme: «Il faut que tu prépares ton chariot.» J'ai interféré dans le travail de ma sage-femme... comme une sage-femme que je suis! Comme j'étais à la Maternité, j'avais un réflexe de professionnelle, que je n'avais pas eu à la maison.

Il y a eu une grosse différence entre mon premier et mon deuxième accouchement (...). Pour le deuxième, j'ai crié à peu près tout le long, et j'ai trouvé ça fantastique (...). Pour mon vécu de sage-femme, ça a été important, par la suite, de ne pas forcer les femmes à se taire, mais au contraire de les encourager à crier, à chanter, à sortir leur peur, parce qu'effectivement, ça rend les choses nettement plus supportables (...).

Pour moi, ça a plus d'importance d'avoir accouché pour être sage-femme que d'être sage-femme pour accoucher. Ça m'a plus appris dans ce sens-là. Les femmes sentent (...) si on a eu des enfants ou pas. Souvent, on donne des explications, comme ça, spontanément, et les femmes disent: «Vous avez eu combien d'enfants?»

«Entre sage-femme et parturiente, une ambivalence persistante.»